

« savante qui vient à bout de féconder les terroirs les plus stériles, et, qui, tout en mettant une nation à l'abri de la disette, lui conserve des goûts simples et modestes. D'autres voient le bonheur et la prospérité dans le commerce et l'industrie. Heureuse, nous disent-ils, la nation qui, parvenant à étendre ses pavillons jusque sur les mers les plus lointaines, va leur demander ces richesses inconnues qui excitent l'envie des états voisins. Oui, bienheureuse est la nation qui voit naître dans son sein toutes les merveilles de l'industrie. Voyez ces montagnes aplaniées, ces rocs percés à jour, ces vallées comblées de main d'homme, ces voies ferrées qui sillonnent dans tous les sens la contrée; voyez le fluide électrique s'assujettir au service de l'homme et transporter l'idée humaine avec la rapidité de l'éclair. L'industrie! voilà, selon quelques penseurs, la condition première du bonheur des hommes.

« Et nous, messieurs, en présence d'une telle opinion, que dirons-nous? Ce que nous dirons: le voici: Bienheureux le peuple qui, à ces prospérités matérielles, que nous ne dédaignons pas, soyez-en sûrs, que nous apprécions au contraire selon leur importance, et que nous aimons sincèrement, bienheureux, dirons-nous, le peuple qui à ce bonheur matériel sait ajouter une autre source, la seule réelle et la seule intarissable de prospérité solide et permanente: une éducation bonne, mais bonne pour toutes les classes, sans en excepter aucune, qui assure et consolide le sentiment de la vénération pour les parents, le respect dû à la loi, la probité dans les transactions d'affaires: en un mot, bienheureux le peuple chez qui le Seigneur est « le premier de tous les maîtres! »

« Que, d'une extrémité à l'autre de notre Canada, l'éducation des enfants soit confiée à des personnes parfaitement aptes à cette tâche si difficile, c'est là le désir que doit former au fond de son cœur tout ami véritable de la patrie. Et celui qui, placé à la tête de l'instruction publique, a pu, par ses travaux et ses efforts persévérants, doter son pays d'institutions destinées à lui procurer de bons instituteurs, celui-là, dis-je, a un droit acquis à notre gratitude. Dans l'excellent discours qu'il vient de nous faire entendre, notre zèle surintendant de l'instruction publique nous a parlé en termes éloquentes de l'histoire du passé. Mais il y a aussi l'histoire de l'avenir, et nous savons, dans ce moment même, une partie de ce qu'elle se chargera de nous dire; nous savons que ce sera elle, l'histoire, la grande histoire de notre pays, qui aura pour mission de transmettre aux générations futures du Canada le nom du fonctionnaire dévoué que ses talents ont fait devenir le bienfaiteur de son pays et de la nation canadienne, le nom de l'honorable surintendant de l'instruction publique.

« Cet établissement, qui est inauguré aujourd'hui, est destiné aux personnes qui désirent se vouer à la noble tâche de l'éducation publique et veulent se former à la profession si difficile et si honorable de maîtres d'école. Tout en étudiant à fond leur langue, en s'appliquant au calcul et aux autres branches essentielles d'une bonne instruction, ils apprendront à se mettre en état de communiquer avec plus d'avantage les connaissances acquises à ceux qui leur seront confiés plus tard. Ils auront ainsi l'occasion d'acquiescer à l'école normale des connaissances en astronomie, des notions de physique, de chimie et d'histoire naturelle; connaissances bien propres à orner l'esprit et à former le cœur en faisant briller à nos regards la bonté, la puissance et la sagesse du Créateur, dans les lois qui régissent cet univers. Je suis heureux de dire que l'école normale est amplement pourvue des appareils nécessaires pour un cours élémentaire de physique et de chimie, tel qu'on le donnera dans cette institution.

« A la tête du programme des matières de notre enseignement se trouve à juste titre l'instruction religieuse. C'est particulièrement cette matière que nous désirons enseigner le plus complètement possible, persuadés que, par là, nous travaillerons dans le véritable intérêt du pays et que nous rencontrerons la pleine approbation de M. le surintendant, qui a lui-même rédigé le programme des études à suivre. Les enseignements de l'histoire sont là pour nous dire toute l'importance de la religion, comme base de toute éducation et pour nous convaincre que les principes d'une morale toute humaine, dépourvue de la sanction religieuse, sont impuissants à contenir les passions et à les empêcher de faire de déplorables écarts. Il n'est pas de nation, soit dans les temps anciens soit dans les temps modernes, qui ait voulu associer l'instruction publique sur d'autres bases que celles de la religion, et n'ait pas eu à déplorer les suites funestes d'un enseignement public opposé à cette règle fondamentale. Aussi, lorsque Napoléon le Grand voulut reconstituer en France la société renversée par la tourmente révolutionnaire, ce génie sublime, qui a su conquérir des titres à l'admiration de ses ennemis mêmes, posa comme principe que « la religion est la base de l'éducation nationale. » Il n'est pas jusqu'aux philosophes du 18^{me} siècle qui n'aient été forcés d'admettre cette vérité. Un des plus célèbres d'entre eux, le trop fameux Jean-Jacques Rousseau, a mêlé

à beaucoup de pages dangereuses cet aveu que la vérité amène à son âme: « J'avais cru pendant longtemps, écrit-il, qu'il était possible de donner aux enfants une bonne éducation sans religion » et d'être vertueux sans elle, mais depuis longtemps je suis bien revenu de cette grande erreur. »

« Instruits par l'expérience des autres peuples, nous éviterons avec soin l'écueil où ils se sont brisés, et nous donnerons à l'instruction religieuse la place à laquelle elle a un droit incontestable. Imbus de ces principes sacrés, qui sont le fondement de l'ordre social tout entier, l'élève de l'école normale ira à son tour enseigner cette même doctrine qu'on lui aura inculquée. Ainsi, le bien se perpétuera, et cette institution produira des fruits salutaires et en rapport avec le but pour lequel elle a été fondée. »

M. le professeur Toussaint prononça ensuite un discours dans lequel il s'attacha surtout à démontrer l'importance des branches d'instruction qui composent le programme de l'école normale, et plus particulièrement de celles qu'il est chargé d'enseigner. Il s'étendit aussi sur divers sujets liés avec le sort de l'instituteur, l'importance de sa mission, et les efforts que la société était tenue de faire pour se procurer de bons maîtres, et pour assurer leur existence et celle de leurs familles.

Voici le discours prononcé par M. de Fenouillet, professeur ordinaire de l'école normale :

« Quand le plus grand géomètre de l'antiquité, Archimède, disait avec toutes les fiertés de son génie: « Qu'on me donne un point d'appui, et je soulèverai le monde, » il sortait des conditions de l'hypothèse et de l'humanité, il se heurtait à l'impossible: car Dieu seul soulève les mondes, parce qu'il est seul la puissance infinie.

Dans l'ordre des vérités sociales et pratiques, le sage vous dira plus humblement, mais plus légitimement: donnez-moi de bonnes écoles, des écoles de progrès et de perfectionnement, donnez-moi, en même temps, des maîtres capables, éprouvés, enseignant les meilleures méthodes, comprenant hautement le devoir, et, ce solide point d'appui trouvé, je renverrai la société, la pénétrai des plus vives lumières, et l'améliorerai en la réformant. »

Car tout se tient, s'entraide et se solidarise dans l'ordre intellectuel et moral, et là où l'enseignement se féconde par des ouvriers intelligents, expérimentés, par des méthodes rationnelles et progressives, la bien s'accomplit et la société se recuite et s'enrichit de plus en plus chaque jour de jeunes hommes instruits, dévoués, aimant le vrai et le beau, destinés à faire la joie de la famille, l'honneur et l'orgueil de la Patrie.

La société n'est pas une idée abstraite indéfinie; c'est un corps et une âme, un être réel et complet, à l'état de collection, vivant d'une vie propre, selon la mesure de ses intérêts, de ses besoins et de ses affections; mais cet être social languirait et périrait promptement, s'il n'obéissait qu'à ses seuls instincts organiques.

Il lui faut de nobles passions, des aspirations élevées, de nobles besoins, les vives satisfactions de l'intelligence, c'est-à-dire, cette vie de la pensée que la loi dans les choses de Dieu, l'amour de la science et du progrès, l'étude et le perfectionnement de soi-même constituent et remplissent.

L'homme doit marcher sans cesse dans les voies que Dieu lui a tracées. Il a son éducation à faire, afin d'arriver par le progrès à la civilisation et au perfectionnement moral qui est sa vraie destinée.

« L'homme, a dit Pascal, est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais comme il est produit pour l'infini, il s'instruit sans cesse dans son progrès, car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs.

« De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un éternel progrès.

« De sorte, ajoute-t-il, que toute la société des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Le Progrès est donc la condition de l'humanité, cette loi providentielle, qui porte, il est vrai, l'obligation du travail, mais qui n'est faite que pour une intelligence essentiellement active, raisonnable et perfectible.

Le progrès est complexe de sa nature; il se manifeste dans les diverses transactions de la vie, comme le fait refléchi du travail, du génie, de la nécessité. Il marche avec la civilisation.

Le progrès, pour le définir, c'est un nouveau pas fait vers la vérité, quelle que soit la nature de ses applications, dans le domaine de la morale, de la science, de l'art et de l'industrie.

Le progrès c'est une nouvelle lumière, ajoutée au foyer, devenu par ce fait plus resplendissant, des connaissances humaines.

C'est un nouveau chiffre ajouté au dernier total de l'arithmétique sociale, et qui en augmente ou en double, d'un seul coup, la valeur.